

Entre nous, voisine : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENTRE NOUS, VOISINE

Voici le Mai !
Voici le joli mois qui passe.

SOUHAITONS-LUI la bienvenue en notre gai pays, Voisine, rendons grâce de son retour et cueillons son muguet dont le premier brin, dit-on, porte bonheur, à qui le reçoit !

Printemps nouveau ! Modes nouvelles ! Voisine, est-ce moi qui vous trouble ou nos jeunes femmes ont-elles perdu le sens ? Regardez-les passer jupe fendue, veston droit, cheveux courts. A cent pas on les confond avec les jeunes hommes qui les saluent d'une énergique poignée de main.

Camarades ? Pas exactement. Sous leur apparence masculine, ces petites dames truquées prétendent conserver leurs privilèges féminins et je les entends pousser des cris d'orfraie sitôt qu'on semble ignorer les égards dus aux femmes qu'elles furent. Et pourtant, on ne peut point tout avoir le beurre et l'argent du beurre, le droit du plus fort et le privilège du plus faible. Comme aux vendanges les idées font la ronde après la tournée des celliers, ainsi nous ne savons plus, je crois, très bien où nous allons, grisées par les modes excessives qui nous viennent d'ici et de là, dans un désordre que je vous propose de réparer. Ne sommes-nous point dans la saison des « arrangements » ? Acceptons la jupe raisonnablement écourtée qui laisse la démarche plus libre, mais rendons lui son ampleur normale ; consentons à couper une chevelure quelquefois fatigante, mais conservons la possibilité de nous coiffer d'une façon seyante. Et surtout, surtout Voisine, tout en bénéficiant de libertés neuves, de cette vie au grand air dont je suis la première à reconnaître les bienfaits, sachons garder cette grâce féminine avec laquelle nous perdrons le meilleur de nous-mêmes. Il ne faut pas, voyez-vous, agir contre le gré de la grande Nature qui nous fit et nous fit bien, fortes de notre faiblesse, et qui, sagement, répartit ses dons entre ses enfants. Soyons nous-mêmes simplement, consciencieusement. C'est assez difficile pour satisfaire nos ambitions et il y a mérite égal, en notre époque troublée particulièrement à demeurer un homme ou une femme digne de cette pauvre, belle humanité dont nous avons la garde.

Voisine, qu'en pensez-vous ?

L'Effeuilleuse.

Où ça commence. — Deux amis dinaient chez un mécène dont le maître d'hôtel était un superbe nègre tout habillé de noir.

— Quelle idée bizarre avez-vous eue, mon cher hôte, de donner à votre maître d'hôtel une si belle cravate blanche ?

— C'est pour savoir où la tête commence.



COMMUNIQUE

Moncheu lou Conteü,

Ereliesu doü yadzou, dai lou Conteü cé tant biau bet que li bouté moncheu J. D. Et que l'a ma fai bin réson dé plliandré cé pourou patoi qu'on abandonné bin mauduvamait. Po çai que fiau que vo diyou tié pé tché no l'é lou mémou ozé.

Quand on sé pensé tié ya pière ouna trentanna d'an, mē dé la maitié dé dzai dévesavon patoi ! Adon on poyai sé regalá dé l'oi. Mais yavai dza toparin cautié vielou qu'avayon l'ozé po repondré ein français é dzouvené dzai que laou dévesavon ein patoi et l'é ouna mi laou fauta se yen a mē dé ion que s'en est dégotá.

Mais, à cllian dé çai, ne manquáv pas dé famelliés yo lou paré n'avai pas vergogne dé sé-caoiré sé valet ein patoi. Et que çai avai mē dé sau tié ein français : Yon tiéré zaou adrai séco ein patoi sé veillévé dé né pas recoumeinché !

Yavai dé certenné z'auberge yo né sé desai pas on mot dé français, coumeint tché Pierreton, tché Brinon et pouité tché Berdjé, aou Tiu-d'aou-Tsenet, lou paï dé Goutrou, yô on alláv doü lou Bracheü, po lé z'oi, tsantá et devezá : N'y avai pas moyain dé sé croché avoué laou !

Tandi la granta crisa l'éron bin caucou pé lé lève que ne medjévon pas daou pan a pllian boué. On conté que yon dé cllié Goutrou envouaya on yadzou on mot dé belliet a soun établissee, yo l'avai met :

« Ne sé pé de tienna tsevelle tuaidré : Lé ratté » meüron dé fan tché no. Se vo bin pllié envouayé » mé omeinté dou franc ! »

L'établissee qu'avai mé peinsou sé reponne ne bailla dzin dé reponse.

Assebin lou leindeman l'ovrein renvouayévé son bouéou avoué cé nové belliet :

« Noutra derinra ratta est mouairta dai lou » panin daou pan ! »

Ma fai, su cllia ique l'établissee baillé lé dou fran ! Oun 'outrou dé cllié Goutrou desai à yon ques é bragavé dé bin savai terié à la cheiba :

— T'é encoué pé fouai po terié su la Banca ! Epouité à n'on mômie que s'ééré forrá tché li po li demandá :

— Avez-vous trouvé le Seigneur ?

— Cefadéré, l'ai vu perdu ?

Vo vaité bin ! n'yavai pas fauta dé francelliou-na po avai de l'émou.

Héla, pouroü patoi ! aou dzeu dé vouin on n'est pé tié caucou qu'on oués lou dévésá a pllián-na gouairdze. Et tandi çai cllié que no z'ouion sé sorizon ein catson.

Essou pas ouna pedié ?

P. A. G.

(Patois de La Vallée de Joux).

Consolation à une fiancée. — Croyez-vous réellement, Monsieur, que ça porte malheur de se marier un vendredi ?

— Certainement, mademoiselle. Pourquoi voudriez-vous que le vendredi fasse exception.

DES NOUVELLES DE MALBOUT



L y avai longtemp que mon ami Malbout, le maréchal de Poirel, ne donnait plus signe de vie. Que devenait-il ? Il vient de me l'apprendre. Samedi dernier, en longeant le Grand-Pont, je l'ai vu, avec un citoyen, qui lui disait : « ...et puis, il y a de ces moments inoubliables », — en appuyant fortement sur le commencement de ce grand mot. De quoi s'agissait-il ? Je le sus, sans peine, car, après une cordiale poignée de main, je m'étais mêlé à la conversation. Si Malbout était resté muet ; si, de mon côté, je n'avais pas eu l'idée de venir faire un tour à Poirel, c'est que les circonstances de la vie sont bizarres, grâce surtout à cette amnésie de la mémoire, qui nous fait oublier les bons souvenirs, sans d'ailleurs nous délivrer de la présence des pensées noires. C'est un tour de l'esprit du mal ! Mais il y a des revanches. En moins d'une heure, Malbout et moi, nous avons récapitulé nos petites affaires et retrouvé notre joyeuse humeur. Ah ! oui, il s'en souvient comme moi de ces entretiens, aux premiers jours du printemps, sur les bords accueillants de la Broye. Ses idées, en politique, ont à peine évolué. Il est toujours Suisse, avant tout, parce que Guillaume Tell, comme Davel, était Suisse. Et puis, Vaudois, tant qu'on veut, et pas seulement dans les pintes, mais à l'ombre du drapeau fédéral et dans le bataillon vaudois : Ah ! ce bataillon 7, comme il sait en parler ! Il l'aimait tant, qu'il avait obtenu, malgré son éloignement de la capitale, à y rester plutôt que d'être incorporé dans le 8. Malbout, ayant pris connaissance d'un avis où les anciens du 7 sont convoqués pour venir saluer une dernière fois le drapeau d'un bataillon, dont le numéro va passer aux Genevois, il n'a pas hésité une seconde. Sa fibre patriotique a vibré ; il a revu les camarades dans un kaléidoscope, avec ces tout petits riens qui sont tout ; la retraite qui sonne, la diane, la corvée, la grande course, les niches, l'équipement, le major, le divisionnaire, — tous deux sortis du 7, bref, il y a de ces moments inoubliables, et qu'on ne peut pas dénombrer ; qu'il faut revivre. Quand on a sué, transpiré, ronchonné en chœur, on peut bien, vingt, trente, quarante, cinquante ans plus tard, prendre un temps de repos et se dire que tout ce qu'on a fait, de bon ou de mauvais gré, c'était pour la Patrie et qu'on a eu de la chance quand même de ne suer, transpirer, ronchonner que sur un champ de manœuvre, alors que tant d'autres, en divers pays, ont fait pis que cela sur des champs de bataille. Donc, le maréchal de Poirel, abandonnant pour l'heure ces réflexions d'ordre philosophique qu'il aime assez à me faire connaître quand nous nous rencontrons, était tout entier à ses évocations du service militaire. Et, le palais devenant sec, il fallut entrer aux Messageries pour partager trois décis. De là, nous sommes allés à la pinte Besson, — histoire de prendre un peu l'air entre deux verres, — où nous sommes tombés sur un contingent de vieux 7, qui sortaient d'une réunion des 1865. Ces agapes de contemporains sont à la mode. Elles dénotent certainement ce sentimentalisme si cher à l'âme vaudoise, et sans lequel on ne peut rien faire de bien, dans le bon pays de Vaud. Mais voilà, il n'y a pas que des Vaudois chez nous.